

XYZ. La revue de la nouvelle

Clair de lune à Bogota

Michèle Audet



Numéro 72, hiver 2002

Cartes postales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3793ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Audet, M. (2002). Clair de lune à Bogota. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 36–38.

Clair de lune à Bogota

Michèle Audet

Je suis allée chasser toute seule encore ce matin. Je veux dire, sans Pablo. Depuis qu'ils l'ont menacé en lui pointant une arme sur la tempe, il se cache. Il refuse de me dire où, pour ma sécurité, j'imagine. Les commerçants prétendent que les clients fuient le quartier. Ils ont décidé de payer des exterminateurs pour faire le ménage. C'est vrai qu'on suit les *gringos* comme les petits poissons se collent aux requins, pour le cas où ils échapperaient des miettes.

De toute façon, avec le jaguar, je n'ai rien à craindre. Personne ne nous approche jamais : l'odeur. Pablo pense que même les chiens ne savent plus que cette boule de poils teigneuse et sifflante a été un chat.

Quand on chasse avec lui, l'important, c'est les gants. Parce qu'il mord salement, même ses maîtres. Et la chaîne, pour qu'il ne soit pas tenté de travailler pour son compte. On remplit le sac d'abord, puis on lui laisse la dernière prise. Il la rapporte au camp et s'installe dans son pneu. Ça ne le dérange pas de manger au milieu de tous ces petits squelettes.

Nous, on attache les rats par la queue, au fil de fer, au-dessus du feu. Quand la queue lâche le fil, c'est le signal : ils sont croustillants.

Après, on joue à cracher les os le plus loin possible.

Le soir, on part à la recherche d'une télé restée ouverte, dans la vitrine d'un magasin. On regarde les étrangers, pâles et riches, leurs piscines bleues et leurs enfants propres et bien habillés. On leur invente une histoire, vu qu'on n'entend pas ce qu'ils disent. Comme eux, on danse en se regardant dans les yeux. Ça nous donne chaud. Ça excite les poux.

Bientôt ça pique et on ne sait plus trop si on danse ou si c'est la démangeaison qui fait qu'on se tortille.

Les cheveux de mon amoureux sont plus doux que le poil du jaguar. Des fois, à travers son pantalon, je sens son petit rat qui se réveille.

Pablo glisse ses mains froides sous mon chandail. Il dit que j'ai des limes et que bientôt j'aurai des oranges et qu'il préfère les oranges.

Avec un peu d'argent, on achète la colle. Pour supporter ce qu'on trouve dans les poubelles derrière les restos, quand on arrive avant les chiens qui éventrent les sacs et pissent partout. Parfois on brûle le bout de nos cheveux pour qu'ils nous laissent dormir tranquilles, la nuit. Ça les éloigne. Nous, la senteur ne nous dérange plus, mais quand on offre nos services aux gens, pour des petits travaux, ils se pincent le nez en grimaçant.

On nous appelle les parasites. Dans l'obscurité, quand une voiture fonce sur vous, vous courez le plus vite possible en zigzaguant entre les bagnoles. Vous trouvez un trou, un coin entre deux poubelles et vous ne bougez plus, vous ne respirez plus. Immobile, vous devenez invisible. Pas moyen de savoir qui travaille pour la *mano blanca*, ils portent une cagoule. De temps en temps, ils en tabassent un de la bande, pour nous donner la frousse.

Pablo pense que les amis qu'on ne revoit plus ont été vendus à l'université, pour que les futurs médecins s'exercent. Si le corps n'est pas abîmé, les gardiens de sécurité de la faculté de médecine paient jusqu'à cent mille pesos, qu'il prétend, peut-être pour nous rassurer.

Mais il dit aussi que ce n'est pas une raison pour arrêter les exercices de course.

J'ai hâte qu'il revienne, qu'il me fasse signe. Je vais aller me promener avec le jaguar dans la rue où travaille mon frère, même s'il me l'a défendu. Lui, il n'attendra pas d'être mort pour devenir riche. Je me cache pour l'espionner. Il est maquillé comme une femme et ondule des hanches. Les touristes aiment ça. Avec sa robe rose et ses talons hauts, il a l'air d'un flamant. Ça me donne le vertige. C'est pour respirer son parfum que les hommes se penchent sur son cou en murmurant. Il dit que, comme moi, il chasse les rats. Les rats en beaux habits. J'ai tout le temps peur pour lui, surtout quand la nuit est claire ; sa robe est trop brillante et les flamants ne sont pas des champions à la course. Ici, tout le monde sait que la lune travaille pour la *mano blanca*.

Il rit très fort, rejetant la tête en arrière, aux plaisanteries d'une nouvelle, que je vois pour la première fois et qui doit s'appeler Violetta, vu la couleur de sa robe, comme mon frère s'appelle Rosita, ce soir. Le jaguar tire sur sa chaîne; une bestiole rôde autour et l'agace, j'imagine. Mon frère me repère, grimace et entraîne plus loin la nouvelle.

Le chat, qui m'a échappé, les rejoint et se frotte amoureusement aux chevilles de Violetta, contrariée. Les bas de résille et le parfum trop généreux de la nouvelle fille ne l'ont pas empêché de débusquer son maître.